



Cédric Lépine

Abonné-e de Mediapart
BILLET DE BLOG 19 DÉCEMBRE 2024

"Marco Ferreri, dépense de la mélancolie" de Rochelle Fack

Quand une autrice et romancière à la verve toujours inspirée à chacune de ses phrases comme Rochelle Fack s'empare de la filmographie de Marco Ferreri, cela donne une exploration inédite autour de la mélancolie masculine.

Ce n'est pas la première fois que la cinéaste iconoclaste italien Marco Ferreri fait l'objet d'une analyse de l'ensemble de son œuvre et en la matière, Gabriela Trujillo a déjà poussé très loin son exploration. Il fallait donc un nouvel angle d'approche pour redécouvrir ce cinéaste hors-norme et l'autrice essayiste Rochelle Fack soutenue dans sa démarche par Les Éditions de l'Œil offre dans son ouvrage un point de vue d'une profonde pertinence en se concentrant sur la crise de la masculinité au cœur du cinéma de Marco Ferreri.

Rochelle Fack démontre en effet avec une analyse pertinente et précise pour chacune des œuvres qu'elle aborde la manière dont les personnages masculins principaux sont habités, notamment une mélancolie profonde, celle de ne pouvoir enfanter à l'égal des femmes. Toute l'intrigue dès lors du film consiste à faire face à cette mélancolie avec divers recours plus ou moins efficaces où la tragédie dans ces farces iconoclastes, n'est jamais bien loin. Autour de ces parcours fictionnels, le trauma des protagonistes reflète également une société de consommation désinhibée après un ordre puritain catholique sous l'ère du néolibéralisme néocolonial sans limites.

D'un chapitre à l'autre, Rochelle Fack convoque l'esprit ferrerrien en mettant en confrontation presque systématiquement deux films souvent proches dans le temps de leur réalisation pour démontrer en quoi leur gémellité vient apporter une lecture complémentaire de ce que le film seul laissait en suspens. Cette lecture offre une nouvelle manière de se plonger dans le cinéma de Ferreri et saisir les questionnements d'une époque affleurant également et naturellement dans d'autres films. Si le cinéaste italien n'a pas tourné avec Patrick Dewaere, celui-ci aurait très bien trouver sa place compte tenu de la mélancolie qui bouleverse et traverse l'acteur français dans chacun de ses rôles à l'écran.

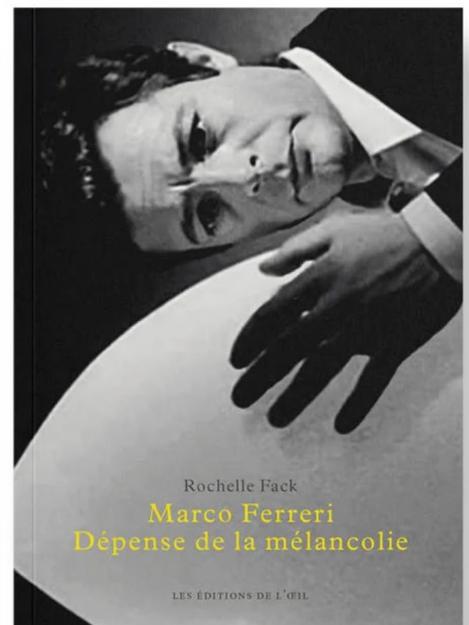


MEDIAPART

—

Par Cédric Lépine
Publié le 19 décembre 2024
Mediapart

—





Dillinger est mort de Marco Ferreri (1969).

PELAGO CINEMATOGRAFICA

LIVRE

**Marco Ferreri,
dépense de la mélancolie**
de Rochelle Fack

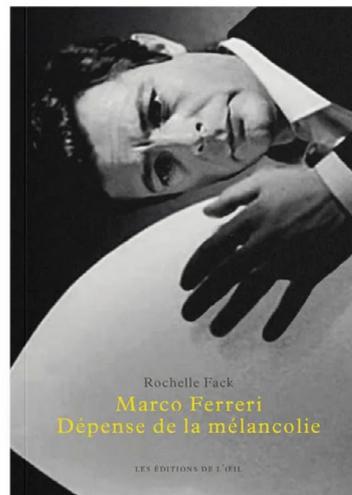
Éditions de l'œil, 2024.

On ne parle pas assez de Marco Ferreri, cinéaste trop irrécupérable et étrange pour devenir un classique. De temps en temps, des sorties DVD ou des rétrospectives comme celle qui eut lieu à la Cinémathèque française en 2022 (*Cahiers* n° 784) nous rappellent qu'il n'est pas que le réalisateur de *La Grande Bouffe* mais l'auteur d'une œuvre fascinante, d'une cohérence totale. L'ouvrage de Rochelle Fack est ferrerien par sa façon de coller au caractère obsessionnel de ce cinéaste en ne tirant qu'un seul fil : comment Ferreri « a construit une représentation de la mélancolie masculine, [...] lui a donné un corps et un mouvement singuliers, en se tenant à distance des poncifs et discours spécialisés, et en annonçant, en visionnaire méfiant, les débats sur le genre très en vogue aujourd'hui ». Ne cherchant pas à ramener de force cette question vers des problématiques actuelles, Fack s'en tient strictement aux films pour développer son unique hypothèse, et ça tient parfaitement parce qu'elle constitue effectivement la colonne vertébrale de toute sa filmographie. Son idée n'est pas nouvelle (et on

pourrait reprocher à l'auteur de faire comme si rien ou presque n'avait été écrit sur ce cinéaste avant elle), mais jamais elle n'avait été développée aussi obstinément, précisément, amplement et sans pratiquement recourir à autre chose que le cinéma, même si Georges Bataille hante ce travail dès le titre : « *Histoire, philosophie, psychanalyse, religion ou médecine peuvent aller se rhabiller. Ferreri dégage ces disciplines d'un revers de la main pour construire une représentation de la mélancolie masculine qu'il situe dans le mythe et la fable et qu'il limite au cinéma.* »

Le mythe primitif de cette mélancolie ferrerienne est celui de l'androgynisme, évoqué dans sa belle adaptation pour la télévision, en 1986, du *Banquet* de Platon. Ce n'est pas d'une grande originalité, mais ce n'est pas ce que l'on demande aux mythes et à ceux qui les travaillent. Ferreri plonge dans les entrailles communes de l'espèce humaine – ses fonctions vitales et organiques, au propre comme au figuré –, mais il le fait à travers des solitudes absolument singulières et inassimilables. Fack prend parfois les films par couples pour s'attacher aux diverses variations de la furieuse détresse masculine qu'ils mettent en scène – *Le Lit conjugal/Le Mari de la femme à barbe*, *Break-up/Dillinger est mort*, *La Dernière Femme/Rêve de singe* –, ou s'arrête longuement sur des œuvres plus méconnues, telles *La Semence de l'homme*, *L'Audience*, *Contes de la folie ordinaire*, *I Love You* ou le sublime *Pipicacado*. Qu'importe si certains films sont ici moins cités, voire évacués, tant chacun éclaire l'œuvre dans son ensemble, que résumant parfois des fulgurances : « *Quand un homme pleure chez Ferreri, il fait jaillir des bords de mer. Quand un homme meurt, il dynamite le décor et en questionne la finitude. Quand un homme devient père, très souvent il en meurt. Et quand il prend soin d'un enfant, il bouleverse l'hospitalité par sa science des abris.* » C'est non seulement beau, mais absolument et lumineusement juste.

Marcos Uzal



**CAHIERS
DU
CINÉMA**

—
Par Marcos Uzal
Publié en janvier 2025
Cahiers du cinéma
—